

PUISSANCE DU CATHOLICISME.

Pour tout esprit sérieux et élevé qui voudra considérer dans le calme des passions et dans le silence des préoccupations extérieures le spectacle des soixante dernières années, un fait capital se présentera, supérieur aux évènements, forçant le cours naturel des choses, jetant le trouble et l'imprévu parmi les calculs de la pensée humaine, attirant à lui les hommages les plus involontaires, ployant sous son ascendant les volontés les plus indomptables et dominant enfin la scène des révolutions par un suprême et irrésistible empire. Nous voulons parler du catholicisme, de son rôle et de ses destinées.

Il y avait déjà longtemps qu'il se trouvait en cause, et quand la révolution française éclata, elle ne fit que continuer la guerre ouverte par la réforme et léguée aux prédicants du protestantisme par les hérésiarques et les persécuteurs des âges précédents. Le dix-huitième siècle avait été uniquement rempli par la lutte terrible de la foi et du philosophisme; cette lutte avait absorbé toutes les facultés, usé toutes les puissances depuis le génie des écrivains jusqu'à l'autorité des monarques, depuis les recherches des savans jusqu'aux folies des libertins. Nul ne pouvait rester étranger à la querelle; c'était l'affaire des cours et des armées, des provinces et de la ville, des boudoirs et des académies: l'empereur Joseph II, le roi Frédéric de Prusse, l'impératrice Catherine rivalisaient de zèle et d'ardeur à servir les intérêts de la philosophie, tandis que Voltaire et les encyclopédistes, plus rois que le petit-fils de Louis XIV, plus maîtres que les ducs et pairs du royaume, dictaient des lois à l'Europe civilisée et préparaient les funérailles de ce culte que leurs descendants devaient anéantir. Devant l'atrait d'un combat pareil, les évènements politiques pâlisissent; les intrigues de la diplomatie européenne passaient inaperçues, à moins qu'il ne s'agit d'unir les couronnes dans une ligne à outrance contre la compagnie de Jésus. Et les grands et les princes n'avaient pas même le loisir de prêter l'oreille aux sinistres avant-coureurs de l'orage qui se formait dans les régions inférieures de la société, apportant avec lui la révolte, la destruction et la mort.

Arrivèrent en effet les sanglantes catastrophes de 1793. L'Occident fut ébranlé jusqu'en ses fondemens. La guerre portait ses fruits. Pendant que l'aristocratie expiait sur les échafauds les crimes et les impiétés de la Régence, les royaumes étrangers étaient sillonnés par le sabre de la république, et le fléau vengeur n'épargnait ni les trônes ni les populations. Certes, les catastrophes étaient alors assez nombreuses et assez éclatantes, les revers et les triomphes au dehors; au dedans les convulsions politiques offraient assez d'aliments à l'activité des passions; et il semblait que l'histoire, placée entre des trophées et des gibets, eût à peine le temps d'inscrire le nom et les actes des conquérans et des victimes. Eh bien, un intérêt surpasse encore l'intérêt de la gloire, l'intérêt du martyr, l'intérêt de la place publique et du champ de bataille, l'intérêt des assemblées législatives et des congrès d'ambassadeurs; sur le billot, les plus nobles têtes tombent en son honneur, les armées se heurtent en son nom, il suscite l'héroïsme de la Vendée et l'héroïsme de l'Espagne; il prend place aux conseils des potentats; et la paix ne peut se rétablir s'il ne la sanctionne; le calme ne renaît au sein des empires que quand ses droits sont rétablis, et au moment où l'homme le plus extraordinaire des temps modernes saisit le sceptre de Charlemagne, il s'humilie devant cette puissance invincible et il lui demande de bénir sa couronne. Cet intérêt est l'intérêt de la Foi; cette puissance, c'est la puissance de l'Eglise. Chacun lui rend hommage à sa manière. La Convention, en égorgant les prêtres et les évêques, et en poursuivant Dieu jusque dans le fond de ses sanctuaires, jusque dans les entrailles de ses ministres; le Directoire en enlevant le pape Pie VI, parce qu'il sait bien que ce pauvre prêtre est à lui seul un obstacle plus redoutable que l'Europe coalisée; le Consulat, en rouvrant les églises d'une main, et de l'autre en décrétant les articles organiques, cette déloyale iniquité contre laquelle Rome réclame depuis bientôt un demi-siècle; l'empereur, en déclarant qu'il faut traiter le pape comme s'il avait 400,000 hommes à ses ordres, en se faisant sacrer par Pie VII, en arrachant le saint vieillard du Vatican et en s'écriant: "Moi, je trouve dans mon siècle un prêtre plus puissant que moi; car il règne sur les esprits et je ne règne que sur les matières; les prêtres gardent l'âme et moi j'ai le cadavre!" L'Europe, protestante et schismatique, en reconduisant victorieusement le successeur de saint Pierre dans sa capitale; le monde entier, enfin, en saluant de ses unanimes acclamations le jubilé proclamé par Léon XII et envoyant ses députés de toute nation à l'ouverture de la Porte Sainte. Voilà la première partie de ce siècle.

Et dans les temps qui nous touchent de plus près, les questions religieuses ne sont-elles pas encore les plus importantes, celles qui survivent à tout et qui exigent une grave, une impérieuse solution? De quoi s'agit-il dans l'Europe civilisée, et quels sont les évènements qui ont agité sa surface et qui menacent son avenir? La révolution de Belgique et la révolution de Pologne n'ont-elles pas eu pour cause première l'oppression des catholiques et la négation de leurs droits? quels ont été les soucis les plus amers du feu roi de Prusse; ne sont-ce pas les mécontentemens excités dans les provinces rhénanes et dans le grand duché de Posen, par l'odieuse captivité de MMgrs. de Droste et de Dunin? Quand l'Espagne, lasse enfin du joug que fait peser sur elle un soldat parvenu, se lève pour le briser, ne va-t-elle pas chercher sur le tombeau des rois, à l'ombre des autels, cet étendard catholique, témoin de son antique foi et gage de sa prochaine délivrance? L'Irlande, l'Irlande opprimée uniquement pour ses croyances, n'est-elle pas la grande préoccupation de l'Angleterre, et les progrès du catholicisme et du puseïsme ne donnent-ils plus de sérieuses réflexions à faire aux hommes d'Etat de la Grande-Bretagne que les affaires de l'Inde et de la Chine? En France, le catholicisme se mêle à tout; il est la condition essentielle de la grandeur extérieure, la nécessité de la politique en Orient, sur les rivages de l'Asie orientale, dans les archipels de l'Océanie et jusque sur les plages américaines. A l'intérieur, il entraîne les esprits élevés et il commence à subjuguier les masses; il pénètre peu à peu dans toutes les classes de la société, il sollicite les libertés et les droits garantis par la constitution, et voyez combien son influence est grande même sur ses ennemis; à ses premiers pas, le libéralisme jette l'alarme, et une querelle qui semblerait ne devoir intéresser qu'un petit nombre de personnes devient une affaire d'Etat; les feuilles publiques imposent silence à leurs sujets habituels de déclamation pour ouvrir exclusivement leurs colonnes à ce solennel débat, et un livre composé par un chanoine méconnu contre quelques sophistes professeurs, tient en émoi la presse entière. En même temps, les œuvres de charité se multiplient, les associations pieuses se forment partout.

Enfin, du haut de la chaire pontificale, le glorieux vicaire de N.-S. Jésus-Christ surveille le monde et ne prononce pas une parole qui n'ait un retentissement immense d'un bout de l'univers à l'autre. Soit qu'il étende sa main bénissante sur les nations, soit qu'il envoie des missionnaires aux extrémités du globe et qu'il institue les évêques de tous les peuples, soit qu'il désigne à la vénération des fidèles ces élus de Dieu qui ont mérité la gloire des saints; soit qu'il ordonne des prières universelles pour les Eglises souffrantes, qu'il console l'Espagne, la Pologne, et la Suisse, qu'il déplore dans l'amertume de son cœur les persécutions du czar et les violences du régent; il règne avec une autorité sans pareille, et son pouvoir s'étend sur toutes les régions qu'éclaire l'astre du jour. Tous les souverains l'appellent Père, tous ont besoin de son appui, et il n'a besoin de personne, parce qu'il siège sur la pierre angulaire, et que ni sur la terre ni dans les enfers aucune force ne peut prévaloir contre lui.

On le voit: par ses épreuves, par ses triomphes, le catholicisme est, aujourd'hui comme toujours, le roi du monde: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Son influence commande partout le respect, son action se fait sentir à tous les degrés de l'édifice social; il soulève à la fois l'admiration et la haine, l'enthousiasme et l'envie, le dévouement et l'injure; on peut le détester; mais on ne peut pas rester indifférent. Son divin fondateur l'a dit: "Je suis venu apporter non la paix, mais le glaive." Voilà plus de dix-huit siècles que le glaive est tiré, et qu'il frappe dans la mêlée humaine; et nul ne peut demeurer insensible à ses coups.

Rien donc de ce qui tient au mouvement du catholicisme ne saurait être laissé de côté par les hommes qui ont le sentiment de leur dignité, et qui songent sérieusement à l'avenir de leur pays et aux destinées de l'humanité. C'est à ce titre que nous devons appeler l'attention sur un peuple voisin du nôtre, et dont l'histoire contemporaine est digne de nos méditations. Catholique par la majorité de sa population, ayant conquis son indépendance par une révolution dont la religion était le principal mobile, comprenant ensuite avec une intelligence supérieure et une haute loyauté la liberté politique dont les applications sont si difficiles à obtenir dans notre France, la Belgique offre à nos études plus d'un sujet de réflexion. L'attitude qu'y a pris le clergé est spécialement remarquable. On a beaucoup parlé et beaucoup écrit sur cette matière: trop souvent l'esprit de parti a aveuglé les écrivains, trop souvent aussi ils ont jugé un pays où ils n'étaient pas nés avec les idées et les